DISSERTATION

Sur la Toux convulsive des Enfans ou Coqueluche ;

Présentée et soutenue à l'Ecole de Médecine de Paris, le 25 frimaire an 14,

PAR J.-F. BOUGUERET, né à Langres,

(Département de la Haute-Marne)

Elève de l'Ecole de Médecine de Paris.

Tusses infantium diuturnæ et vehementes deterrimæ, quoniam respirationem et somnum impediunt; sæpè etiam ex multâ agitatione febres acutas et epilepsiam excitant, non rarò denique herniam.

SENNERT, *de Tussi*, lib. 2, cap. 5, tom. 2.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de l'Ecole de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, N.° 13.

AN XIV (1805).

PRÉSIDENT,

M. THOURET.

EXAMINATEURS,

MM. RICHARD.

SABATIER.

SUE.

THILLAYE.

LEROUX.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON MEILLEUR AMI.

C'est à vous, mon Père, que je dédie le premier fruit de mes études médicales. Puisse votre bonté l'accueillir avec indulgence, et trouver dans ce faible tribut d'amour et de reconnaissance la récompense des soins prodigués à ma jeunesse !

J.-F. BOUGUERET.

DISSERTATION

Sur la Toux convulsive des Enfans ou Coqueluche.

Des différentes époques de la vie humaine, l'enfance est celle qui est exposée au plus grand nombre de maladies. Outre celles qui sont communes à tous les âges, elle en a qui lui sont propres; et l'enfant, échappé aux dangers de la gestation et de l'accouchement, voit à peine la lumière, que des périls sans nombre menacent sa faible existence (1); et l'on peut dire, d'après *Pline* (dans l'avant-propos du septième livre de son Histoire naturelle), que l'homme ne commence à sentir qu'il existe que par les supplices au milieu desquels il se trouve, sans avoir commis d'autre crime que celui d'être né. C'est sans doute cette observation qui a inspiré au célèbre J.-B. Rousseau les vers suivans :

Que l'homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs !
Dès qu'il respire, il pleure, il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.

Il est donc bien important d'étudier les maux auxquels les enfans sont le plus sujets; de découvrir leurs causes pour trouver les

(1) *Hippocrate* [aphorismes 24, 25, 26, sect. 3] fait le dénombrement des maladies auxquelles les enfans sont exposés.

moyens de les écarter ; enfin de connaître les secours propres à les en délivrer. De toutes les maladies qui peuvent attaquer les enfans, la coqueluche est une des plus fréquentes et des plus cruelles.

Histoire, nature, siége et causes de la Coqueluche.

On ne trouve pas chez les anciens de description exacte et détaillée de la coqueluche. Cependant on voit dans les épidémies d'*Hippocrate* (1) l'histoire d'une toux épidémique survenue après un changement subit de température, qui, de chaude, devint très-froide. Elle tourmentait beaucoup les malades, qui étaient réveillés par des quintes de toux très-violentes. Il parle aussi (2) d'une toux épidémique dans laquelle il y avait de l'assoupissement jusqu'au septième jour : à peine les malades étaient-ils près de s'endormir, qu'ils étaient réveillés par les envies de tousser. La matière de la toux était visqueuse, blanche, épaisse, et ne se détachait que vers le onzième jour. *Mercurialis* donne aussi la description d'une toux qui présentait tous les caractères de la coqueluche (3).

Rosen croit que cette maladie a passé de l'Afrique ou des Indes orientales en Europe, et qu'elle parut en France en 1414. *Mézeray* assure qu'à cette époque, la coqueluche commença à exercer ses ravages dans ce pays. *Valeriola*, médecin de Valence en Dauphiné, au 16e siècle, rapporte qu'en 1510, elle attaquait indifféremment les hommes, les femmes et les enfans, et qu'elle fit périr beaucoup de monde. Il paraît, par la description que cet auteur donne de la maladie, qu'elle se compliquait de fièvre, soit gastrique, soit gastro-adynamique ; car il dit : *Symptomata, gravis capitis dolor, respirandique angustia, ac vocis raucitas, mox horror, febris, tussisque adeò valida, ut in præfocationis*

(1) Lib. 6, sect. 7.
(2) Lib. 7, des Epidémies.
(3) *Opuscula aurea de internis morbis puerorum*, lib. 2, pag. 325.

metum plerique adducantur. Primis diebus, tussis sicca atque vehemens sine screatu, mox concocto humore post decimum aut decimum quartum diem, screatus multus, viscidus, lentus; præcedente autem sputo, tussis et spirandi difficultas plurimùm remittunt : verùm in omni morbi progressu, lassitudo corporis, virium dejectio, inappetentia multa, et à cibis aversio ægros vexant. Baillou observa cette maladie vers le milieu du seizième siècle.

Alexandre Savoye (1) dit avec justesse : *Ante annum* 1416-17, *non cognitum tanquàm tussim peculiarem ; fors semper extitit et probabiliùs cum aliis tussis speciebus confundebatur.*

Sa nature.

La coqueluche est le plus souvent épidémique, quelquefois sporadique. Les observations de *Cullen*, *Rosen*, *Underwood*, paraissent prouver qu'elle est contagieuse. Mais ce caractère est contesté par *Stoll*(2), *Lefebvre de Villebrune*, *Alexandre Savoye* : c'est à l'expérience à prouver si l'opposition de ces médecins est fondée.

La contagion de la coqueluche est d'une nature particulière. Elle ne produit pas nécessairement la fièvre ; elle n'occasionne aucune éruption, et paraît d'ailleurs n'apporter aucun changement à l'état des fluides. Elle est souvent précédée par les rougeoles épidémiques (3) ; ce qui pourrait porter à croire que ces deux maladies ont quelques affinités entre elles. Dans l'épidémie observée par *Hufeland* à Weimar, en 1786 et 1787 (4), la coqueluche était précédée de la rougeole et des fièvres scarlatines, qui ordinairement en étaient les avant-coureurs. Quelquefois ces maladies avaient lieu en même temps ; ce qui fait soupçonner à ce médecin quelques

---

(1) *Diss. de tussi convulsivâ* coll. d'Eyerel, pag. 110.

(2) Médecine pratique, tom. 2.

(3) *Bosquillon*, trad. de la Méd. prat. de *Cullen*.

(4) Bibliothèque germanique.

rapports entre leurs miasmes (*Stoll* a fait la même observation). Dans cette épidémie, on observa que la gale ou une forte teigne semblait préserver de la coqueluche, et des familles entières n'en ont point été atteintes pendant l'existence de ces deux sortes d'éruptions. La contagion de la toux convulsive a de commun avec la catarrhale et celle de la rougeole, une certaine détermination vers les poumons, qui produit des effets particuliers à cette maladie. Beaucoup d'auteurs, entre autres *Cullen*, *Rosen*, *Underwood*, *Hillary*, *Bisset* (1), *Kirkpatrick* (2), *Baumes* (3), *Hufeland* (4), pensent qu'on n'a qu'une seule fois cette maladie pendant le cours de sa vie. Cependant *Stoll* (5), *Morris* (6), *Lefebvre de Villebrune*, ont vu des enfans en être attaqués plusieurs fois; mais ces exemples sont fort rares, et cette maladie ne paraît pas plus sujette aux récidives que la rougeole et la petite-vérole.

La coqueluche n'attaque pas également les hommes à toutes les époques de la vie. Elle est beaucoup plus commune dans l'enfance, et on y est d'autant moins exposé, qu'on est plus avancé en âge. Cette maladie est fort dangereuse chez les enfans au teton (7). *Hufeland* dit (8) que chez les enfans d'un an elle est souvent accompagnée de convulsions et de suffocation; et *Cullen* a observé que parmi ceux à qui elle était fatale, on en voit un plus grand nombre au dessous de deux ans qu'au-dessus. En général, plus les enfans sont jeunes, plus ils courent de dangers. A l'époque de la

---

(1) Essais médic. et observat.

(2) Analyse, pag. 64, 2.e édit. *Ibid.* pag 178.

(3) Traité des convulsions de l'enfance.

(4) L. c.

(5) Médecine pratique, tom. 2, pag. 164.

(6) Observ. médic. et recherc., vol. 3.

(7) Journal de médecine, tom. 64.

(8) L. c.

dentition, les enfans résistent plus difficilement aux périls auxquels la coqueluche les expose (1). *Frédéric Hoffmann* (2) a vu plusieurs fois des toux convulsives qui avaient résisté à tous les remèdes pendant le travail de la dentition, cesser spontanément quand elle était achevée. Le professeur *Alphonse Leroy* dit, dans sa Médecine maternelle, chapitre 38 : Lorsque la coqueluche arrive aux époques d'accroissement, elle dure plus long-temps et produit les plus grands désordres. Selon le même auteur, les enfans qui ont le ventre libre supportent mieux la maladie ; c'est pourquoi il donne la panacée mercurielle à la dose d'un ou deux grains : ce remède, continué plusieurs jours, produit les meilleurs effets.

Les enfans dont la fibre est molle, sans activité, qui sont faibles, pituiteux, sont plus exposés à la coqueluche que les autres (3).

Les enfans gourmands et élevés sans régime (4), ainsi que ceux qui sont nés de parens phthisiques et asthmatiques, courent les plus grands dangers dans cette maladie (5).

Parmi les personnes adultes, les femmes sont plus souvent attaquées de la coqueluche que les hommes ; et *Aascow* (6) a remarqué que les femmes hystériques en étaient plus gravement affectées.

En 1775, *Stoll* a observé que le plus grand nombre des personnes qui avaient été attaquées de pleurésies et de péripneumonies après leur guérison, étaient prises de toux convulsive, et que, dans les épidémies de cette maladie, presque toutes les affections de poitrine participaient de la maladie régnante, et passaient facilement à la toux convulsive. Il dit aussi qu'il arrivait quelquefois que les

---

(1) *Burton*, malad. des enfans, tom. 1, pag. 715.
(2) Tom. 3, sect. 2, cap. 3.
(3) *Stoll.*
(4) Journal de Médecine, l. c.
(5) *Cullen*, *Baumes.*
(6) *Acta Societatis medicæ hafniensis.* tom. 1, pag. 284.

paroxismes de la toux convulsive produisaient un changement avantageux dans l'état du malade.

Siége et causes.

Les sentimens des auteurs sur les causes et le siége de la toux convulsive ont beaucoup varié. *Sydenham* (1) regarde comme causes de cette maladie les changemens brusques de température. L'épidémie de 1679, que ce célèbre observateur a décrite avec tant d'exactitude et de précision, avait été précédée d'un automne très-pluvieux, suivi d'un hiver sec et froid: la coqueluche qui régnait en automne devint en hiver plus générale qu'il ne l'avait jamais vu. *HOFFMANN* (2) dit : *Causa hujus tussis materialis residet in humore tenui, acri et ferè caustico, ad sensibiles fistularum aerearum tunicas deposito, easque graviter vellicante; hæc vel laryngi duntaxat et arteriæ-asperæ insidet; tùmque continuam et molestissimam faucium titillationem habet comitem ; vel profundiùs bronchiis pulmonalibus infixa hæret, atque tùm gravissimum et atrocissimum parit tussiendi conatum.*

Willis attribue cette maladie à une matière âcre qui irrite les poumons (3).

Théophile Bonnet pense qu'elle dépend d'une violente irritation des poumons, jointe à une grande susceptibilité nerveuse (4).

Baglivi en trouve la cause dans des matières crues qui ont leur siége dans l'estomac: *Ferè semper esse solet à stomacho cruditatibus scatente* (5).

Strack, dans un mucus cru et tenace, adhérent fortement aux glandes placées dans l'arrière-bouche, entre la base de la langue et le larynx, principalement aux arythénoïdes (6).

---

(1) Médecine pratique.
(2) Tom. 3, art. 13.
(3) *Pharmacop. rationalis*, sect. 1, cap. 6.
(4) *Sepulchretum, de tussi. observ.* 32.
(5) Cap *de tussi.*
(6) *Disser. de tussi convulsivâ*, coll. de FRANCK, tom. 3.

M. *Macartan*, dans sa Dissertation sur la coqueluche, dit: qu'un médecin écossais de ses amis, qui traite souvent le *pertussis* dans les Indes orientales, croit que sa cause dépend d'une irritation du larynx et de la glotte, produisant une sensation âcre qui excite la toux quand il s'en échappe quelque partie dans la trachée-artère, et qu'il guérit la coqueluche en très peu de temps, par des gargarismes astringens, des toniques et une nourriture fortifiante, quand il est appelé dans le commencement.

Theodorus Forbes place le siége de la toux convulsive dans les poumons et la trachée-artère (1). *Baumes* est du même avis.

Je pense avec *Stoll*, *Pinel*, *Burton*, *Theodorus Corbeius*, *Lommius*, *Hecquet*, *Baillou*, *Waldschmidt*, *Dolæus*, etc., que le principe primitif de cette maladie paraît être dans l'estomac, et que l'irritation des poumons n'est que secondaire. Le professeur *Alphonse Leroy* pense que, dans cette affection, les membranes du cerveau sont spécialement affectées; ce qui est la cause de son caractère éminemment nerveux. Je diviserai les causes de la toux convulsive des enfans en prédisposantes, et en excitantes ou déterminantes.

Les *causes prédisposantes* sont: l'enfance, l'hypocondrie, une sensibilité vive, une grande susceptibilité nerveuse, une constitution détériorée, le défaut d'exercice, de transpiration, une nourriture de mauvaise qualité ou trop abondante, etc.

Les *causes excitantes* sont: la constitution épidémique de cette maladie, le passage subit d'une température chaude à une froide, d'un temps sec à un temps humide, la répercussion de quelques affections cutanées, des sucs dépravés dans le conduit alimentaire, la présence des vers dans l'estomac ou les intestins, etc.

La coqueluche se manifeste plus souvent dans les années froides et humides, dans les constitutions catarrhales et rhumatismales (2).

---

(1) *De Tussi convulsivâ*, coll. HALLER, tom. 2.

(2) *Alexandre Savoye*, l. c.

Elle est plus commune au printemps et en automne, que dans l'été ou l'hiver; elle est plus violente et plus opiniâtre dans les lieux bas et marécageux, que dans les pays élevés, où le ciel est ordinairement pur et serein (1).

Observations particulières de toux convulsive.

Avant de donner la description de la coqueluche, je crois devoir rapporter plusieurs observations de cette maladie, qui feront connaître sa marche et sa terminaison (2).

I.ere Observation.

Hoffmann fut appelé pour traiter plusieurs enfans d'une même famille, qui étaient tourmentés, sur la fin de l'été, par une toux très-vive, suffocante et convulsive; les accès étaient si violens, que la figure devenait presque noire; il y avait perte de sentiment et de mouvement, sans respiration apparente; les accès revenaient périodiquement, particulièrement vers les dix heures du matin; il y avait de la fièvre, le pouls était fréquent; on voyait à la gorge, des vésicules aphtheuses; les nuits étaient sans sommeil; il y avait dégoût, même pour les alimens liquides; constipation, éternuemens fréquens; les accès de toux étaient suivis de la sortie, par la bouche ou les narines, d'une quantité de mucus remarquable; quelquefois il était mêlé de sang. La maladie durait depuis quatorze jours, quand

(1) *Theodorus Forbes*, l. c.

(2) Pour éclairer cet objet, il faut avoir recours à l'ouverture des cadavres; et parmi les auteurs que j'ai consultés, je n'en ai trouvé aucun qui fasse mention des lésions que l'on doit trouver en examinant les corps des personnes mortes de la toux convulsive. M. *Baumes*, qui pense que le siége de cette maladie est dans les poumons, rapporte, à l'appui de son opinion, que l'on a trouvé dans cet organe des épanchemens visqueux, muqueux, de sérosité; mais il ne cite aucune observation.

Hoffmann fut appelé. Il ordonna des lavemens avec une décoction d'avoine, l'huile d'amandes douces, les fleurs de camomille et le sel commun; une boisson fréquente de décoction de racine de squine, de scorsonnère, de mauve, de réglisse et de semence de fenouil; tantôt une décoction d'avoine unie à l'huile d'amandes douces; tantôt une décoction de raves, desséchées avec le sucre et le safran; enfin des infusions théiformes de véronique et d'hysope. Il fit prendre, au moins trois fois le jour, une poudre faite avec l'antimoine diaphorétique, les yeux d'écrevisses et le nitre, avec quelques gouttes de liqueur anodine. Les malades guérirent par l'emploi de ces moyens.

A la suite de cette observation, *Hoffmann* observe que les toux convulsives épidémiques ne sont pas rares dans les temps où règnent les diarrhées et les dysenteries; surtout quand un été chaud est suivi d'un automne froid; parce qu'alors la transpiration, qui se faisait très-librement, se trouve supprimée ou diminuée, et se porte sur les bronches.

IIe. Observation.

Stoll, dans le deuxième volume de sa médecine pratique, rapporte qu'une petite fille de cinq ans, qui n'avait point encore eu la rougeole ni la petite-vérole, mais qui, un an auparavant, avait été traitée d'une affection vermineuse, ne vivait presque entièrement que de pain de mauvaise qualité, qu'elle aimait beaucoup. Sur la fin de mai, elle fut attaquée d'une toux ordinairement sèche, qui augmenta de jour en jour: quand elle toussait, le visage devenait livide; il y avait convulsion dans les membres, elle était prête à suffoquer au milieu d'expirations répétées et prolongées, suivies d'une inspiration lente, difficile, sonore et bruyante; elle ne vomit jamais à la fin de la quinte, ni dans d'autres temps; elle avait une fièvre légère, du dégoût et des envies de vomir. Quinze jours s'étaient passés ainsi. La toux commença à s'humecter; la malade expectora des

crachats pituiteux, tenaces, abondans. Un vomitif fit rendre par haut et par bas beaucoup de matières bilieuses, rouillées, pituiteuses : il en résulta un soulagement notable ; la toux fut légère, sans convulsions ; la fièvre disparut. Deux jours après, comme on négligea d'observer le régime et de continuer les remèdes, tous les accidens reparurent : la malade toussait à des époques indéterminées, le jour, la nuit, fréquemment avec convulsions ; elle rendait des crachats sanguinolens, pituiteux, puriformes et en grande quantité : la fièvre était toujours médiocre. Le 10 juillet, la malade fut confiée à *Stoll*, qui observa ce qui suit : l'approche de la toux était annoncée par un sentiment pénible à l'orifice de l'estomac, qui la précédait ordinairement et l'accompagnait ; la malade était maigre, constipée ; suait beaucoup la nuit en dormant, au cou, au front et vers les clavicules ; sa respiration faisait un bruit semblable à celui de l'eau qui bout ; elle ne ressentait aucune douleur dans la poitrine. On évacua pendant deux jours avec des remèdes salins, de la manne et des lavemens. La malade cessa bientôt de respirer avec bruit ; la toux devint plus rare et plus douce : les autres accidens persistèrent au même degré. La malade était exténuée. On donna une décoction de quinquina aiguisée avec un sel neutre : elle en prenait souvent, mais par petites doses, de peur que ce remède ne surchargeât l'estomac par son volume. Le 17 de juillet, la toux était très-rare et non convulsive ; la respiration se faisait sans bruit ; la malade se sentait de l'appétit. Le 27, la toux était calmée, les nuits tranquilles, les crachats rares et seulement muqueux. La mère de la malade lui donna en secret beaucoup de pâtisserie ; les accidens reparurent. On voulut interdire à la mère l'accès auprès de sa fille ; mais elle la ramena chez elle.

III.e Observation.

Théophile Bonnet, dans son *Sepulchretum*, parle d'une Marguerite Bininger, âgée de trois ans, qui, dans le mois de septem-

bre 1661, après un cri horrible, eût à quatre heures du matin une attaque d'épilepsie. Ayant repris ses sens, elle vomit en grande quantité des matières visqueuses, pituiteuses, ensuite fut attaquée de la toux épidémique qui régnait généralement parmi les enfans: aux approches de la nuit, les accès étaient si violens, que la malade devenait livide. Le treizième jour, il survint une douleur d'oreille. Le dix-huitième avant l'accès de toux, la malade se plaignait de céphalalgie frontale; la toux était violente, avec des expirations répétées, danger de suffocation, fièvre lente, assoupissement, jusqu'à ce qu'il survînt vomissement de matières pituiteuses. L'accès reprenait une seconde fois, la respiration étant toujours stertoreuse; mais il durait moins de temps. Les évacuans, les béchiques, les sudorifiques, les céphaliques, etc., et tous les remèdes qui avaient été utiles dans les toux épidémiques des enfans, furent employés sans succès. Le mal augmentant, il survint affection comateuse; les suppositoires, les vésicatoires, les fortifians prescrits méthodiquement, n'empêchèrent pas l'enfant de succomber le 23 mai 1662.

IVe. Observation.

Un garçon de quatre à cinq ans, né de parens robustes, mais peu fortunés, ayant, dans le mois de décembre, été exposé presque sans vêtemens, pendant une soirée entière, à un froid humide assez vif, fut attaqué d'une toux sèche, violente, qui en quelques jours manifesta tous les caractères de la coqueluche. Elle venait par quintes, plusieurs fois le jour; mais plus fréquemment la nuit. Pendant le paroxisme, toux avec plusieurs expirations pour une seule inspiration, avec un son aigu particulier à cette maladie (1); larmes involontaires, visage d'un rouge foncé, efforts pour se

---

(1) Quelques auteurs l'ont comparé au cri d'un jeune coq, et *Harrison*, *Dreyssig* au braiement de l'âne.

fixer aux objets environnans, enfin vomissement de matières visqueuses, glaireuses, qui soulageait le malade et terminait l'accès: quelquefois il survenait une légère hémorrhagie nasale. On fit prendre pendant plusieurs jours, huit grains d'ipécacuanha divisés en trois prises, que l'on donnait dans la matinée, et qui faisaient vomir une ou deux fois. On purgea avec la rhubarbe, et on fit boire, pendant la journée, quelques tasses d'infusion de camomille. Les paroxismes devinrent plus rares et moins violens; en quinze jours, la toux fut presque dissipée; mais l'enfant étant affaibli, on donna le quinquina, qui, joint à une nourriture restaurante, termina la cure en un mois.

V.e Observation.

Un homme de quarante-cinq ans, d'un tempérament mélancolique, d'une constitution voisine de la cachexie, avait, depuis quelques jours, des redoublemens fréquens de toux avec coriza; la respiration gênée et une expectoration de matière limpide, filante et salée. Pendant la nuit, il fut réveillé en sursaut par un accès de toux des plus violens, accompagné d'un sentiment de strangulation, d'oppression considérable et de respiration interrompue. Cet accès se termina par le vomissement d'un mucus visqueux, blanc et très-abondant. L'état de repos où se trouvait le malade fut bientôt troublé par de nouvelles quintes de toux, dont les intervalles étaient plus ou moins éloignés. Elles arrivaient plus particulièrement le soir, et étaient constamment précédées de chatouillement au gosier. Au bout de quelques jours, les paroxismes prirent un caractère plus grave: on administra l'ipécacuanha avec la scille. Ce médicament produisit un vomissement copieux, de même nature que les précédens; il y eut des évacuations alvines qui soulagèrent beaucoup le malade. La nature donnant cette indication, on insista sur les doux laxatifs, et de temps en temps on donnait le soir des narcotiques. On fit ensuite usage des toniques. Par ce traitement, les accès de toux furent d'abord moins fréquens, plus

faibles, l'expectoration plus facile; la matière expectorée devint plus épaisse et prit une couleur un peu jaune. Enfin, tous les symptômes disparurent par degrés, et cet homme fut complétement guéri d'une maladie qui le tourmenta pendant cinquante jours (*D'Anyau*, Diss. sur la coqueluche).

VI.e Observation.

Morgagni rapporte (1) qu'un malade d'un tempérament mélancolique, d'une constitution approchant de la cachectique, tourmenté depuis un an d'une toux convulsive (*tussis ferina*), fut pris tout-à-coup, pendant la nuit, d'une si violente gêne dans la respiration, qu'on craignait qu'il ne suffocât. Il fut soulagé par un vomissement de matière catarrhale. Après deux jours d'intervalle, la constipation continuant malgré les lavemens, la respiration devint gênée, cependant moins que la première fois. Le malade était tourmenté d'une toux très-fatigante et presque continuelle : il éprouvait à la partie supérieure de la trachée-artère le sentiment d'un lien qui serrait cette partie; la maigreur augmentait, et les paroxismes devenaient plus violens et plus fréquens; cependant le pouls ne fut jamais fébrile. Les médecins qui voyaient ce malade le firent saigner du pied, contre l'avis de *Ramazzini*. Les forces, qui s'étaient assez soutenues jusqu'à cette époque, diminuèrent visiblement; les accidens augmentèrent, et la difficulté de respirer, qui revenait plusieurs fois le jour et durait trois ou quatre heures, était si violente, qu'on craignait à tout moment de le voir suffoquer. Il n'y avait point de vomissemens; mais la sueur coulait de toute la surface du corps. Ce malade ne pouvait prendre aucun aliment, ni liquide, ni solide, la déglutition étant impossible. Enfin, ce malade mourut. A l'ouverture du corps, tous les viscères, et même les poumons, furent trouvés parfaitement sains; mais on re-

(1) *De sedibus et causis morborum*, épist. 18, art. 17.

marqua à la crosse de l'aorte un anévrisme très-volumineux qui renfermait plus d'une livre de sang coagulé; et dans son milieu, on trouva une concrétion polypeuse de la longueur et de la grosseur du doigt indicateur.

Il est probable que cette affection organique existait avant que le malade fût attaqué de la toux convulsive; mais la longue durée et la violence de cette maladie a sans doute, par des secousses réitérées, contribué à la dilatation anévrismatique de l'aorte.

Cette observation est très-intéressante, en ce qu'elle fixe notre attention sur la nécessité de combattre la toux convulsive dès son commencement, pour éviter des conséquences aussi funestes.

Description de la Coqueluche.

La coqueluche (1) est une toux convulsive qui consiste dans une secousse subite des poumons et du diaphragme, avec expulsion sonore de l'air par la bouche. Elle est évidemment spasmodique; car une seule inspiration est suivie de plusieurs expirations successives, avec une sorte de sifflement particulier et des anxiétés.

Dans les premiers temps de son invasion, cette maladie a beaucoup de ressemblance avec le catarrhe simple; la toux est sèche, peu forte, précédée d'un chatouillement à la gorge et d'un certain degré de constriction très-fatigant : cet état dure plusieurs jours; mais avant le quinzième, la toux augmente, revient par quintes,

---

Synonymie.

(1) Βηξ θησιωδης, κοπιωδης, πνιγμωδης, des Grecs. *Tussis convulsiva*, *perennis*, *pertussis puerorum*, des Latins. *Tussis epidemica*, SENNERT, lib. 4; cap. 19. FORESTUS, tom. 1, lib. 6. THÉOPHILE BONNET, *sepulchretum. Pertussis*, SYDENHAM, CULLEN, HUXHAM, CRICHTON, TONWSEND. *Tussis convulsiva*, *suffocativa*, WILLIS. *Tussis convulsiva sive ferina*, MORGAGNI, HOFFMANN, SAUVAGE. *Tussis convulsiva*, BAGLIVI, STOLL, PINEL, AASKOW, FINKE, THEOD. FORBES, etc. *Chincough*, ou *Hooping-cough*, des Anglais. *Tosse canina*, ou *asinina*, des Italiens.

et l'approche de l'accès s'annonce par le resserrement spasmodique du larynx ; l'anxiété augmente ; l'enfant saisit les personnes qui l'entourent, comme s'il cherchait près d'elles un appui contre le danger imminent où il est de suffoquer ; des signes certains de congestion dans les vaisseaux de la tête se manifestent ; le visage se gonfle, devient rouge, puis violet, parce que les muscles abdominaux, fortement contractés, pressent l'aorte descendante ; les veines du cou et de la gorge se gonflent ; le battement des artères est accéléré ; les yeux sont étincelans, proéminens, et sortent, pour ainsi dire, de la tête ; les larmes coulent en abondance ; la respiration est difficile, stertoreuse ; il y a danger de suffocation ; quelquefois le sang sort par le nez et par la bouche, plus rarement par les yeux et par les oreilles. Quelques malades laissent involontairement échapper les urines et les matières fécales ; en général, le paroxisme est terminé par l'expulsion d'une grande quantité de mucus, qui vient des poumons et de la gorge, ou par le vomissement des matières contenues dans l'estomac. Si cette évacuation n'a pas lieu, le danger d'être suffoqué est plus grand, ou du moins les quintes sont plus longues, et se rapprochent davantage.

Il n'est pas rare de voir les accès de la toux convulsive suivis d'apoplexie, d'épilepsie, de tétanos, et quelquefois de la mort (1).

Il survient quelquefois subitement perte de raison et de mémoire, ainsi que paralysie des mains et des autres membres (2).

Quelques malades, surtout les enfans, contractent des hernies par les efforts de la toux (3). D'autres deviennent voûtés, bossus, et périssent (4). Quelquefois la coqueluche dégénère en phthisie pulmonaire (5).

---

(1) *Hoffmann*, *Cullen*, *Alexandre Savoye*.

(2) Boyle, *de Natur. philos.*

(3) *Hoffmann*, sect. 2, cap. 3. Sennert, *de Tussi*. lib. 2, cap. 5. *Dreyssig*, Diagn. médic.

(4) *Hippocrate*, aph. 46, sect. 6.

(5) *Theodorus Forbes*, l. c.

La cessation subite des symptômes est toujours suspecte; car, peu de temps après, il survient souvent de l'anxiété, de la difficulté de respirer, un pouls petit, fréquent, concentré, et même une péripneumonie grave (1).

Il n'y a point de danger quand les accès ne sont ni fréquens ni violens; quand l'expectoration est modérée, et qu'entre les paroxismes, le malade se trouve bien, conserve son appétit, ses forces, et dort à son ordinaire.

Quelquefois il n'y a point de vraie crise de la maladie; mais il s'élève des éruptions cutanées, purpurines et scarlatines, qui, pendant leur durée, soulagent la toux et abrègent la maladie (2).

Lorry rapporte qu'en 1775, la coqueluche se termina par des diarrhées séreuses et des dysenteries; par le gonflement des glandes du cou, suivi d'un écoulement, ou derrière les oreilles, ou par le canal même.

On a vu la coqueluche cesser après une hémorrhagie considérable, qui effrayait les personnes environnantes, le malade, rendant en même temps le sang par le nez, la bouche, et quelquefois par les yeux et par les oreilles. Je termine cette observation, qui est du professeur *Hallé*, en lui rendant le juste tribut de reconnaissance que je lui dois pour les conseils qu'il a bien voulu me donner.

Quand la toux convulsive est passée, il reste souvent, si elle a été longue, et si le sujet était sensible, une toux occasionnée par une habitude nerveuse qui cède à l'emploi du musc, du camphre, de l'extrait de jusquiam et du quinquina.

Quelquefois, aussitôt après la mort, on a vu le cadavre entièrement couvert de poux, sans qu'auparavant on ait remarqué aucun de ces insectes, soit dans les cheveux du malade, soit même sur les autres personnes de la maison où il se trouvait (3).

---

(1) AASCOW, *Acta Societatis medicæ hafniensis*, tom. 1.

(2) *Hufeland*, Bibliothèque germanique.

(3) KOEHLER, *Epist. ad* FRIDER. WENDT. *Erlangæ*, 1784.

Les accès de la toux convulsive n'ont point de périodes réguliers ; ils sont plus fréquens la nuit que le jour. La durée de cette maladie est indéterminée ; quand elle est bénigne, elle se termine ordinairement en un mois ou six semaines ; mais on l'a vu se prolonger des mois, et même des années.

La coqueluche est rarement mortelle, quoique fort dangereuse et difficile à guérir ; il n'est pas rare de la voir cesser par le changement de saisons (1).

Pronostic.

Le pronostic de cette maladie sera d'autant plus défavorable, que les enfans seront plus jeunes, plus irritables ; que la disposition à l'asthme, aux scrophules, à la phthisie, sera grande ; que les hémorrhagies du nez ou de la poitrine seront fréquentes et considérables ; que la dyspnée sera violente, la constipation opiniâtre, le pouls dur et plein, la fièvre intense. Il sera funeste si les convulsions sont générales et accompagnées d'extrême prostration des forces et d'un sentiment d'étranglement après la cessation soudaine du paroxisme.

Au contraire le pronostic sera favorable si on observe ce qui suit : une bonne constitution, vomissemens faciles succédant à la toux, et n'empêchant pas l'appétit ; hémorrhagies nasales peu fréquentes et peu considérables ; respiration facile ; enfin, lorsque l'intervalle des accès est sans mal-aise.

Si les malades éprouvent un sentiment de pesanteur à la tête ou à la poitrine, et que, dans l'intervalle des accès, on remarque un pouls vif, il faut craindre une congestion vers la tête, ou une péripneumonie.

Quand la coqueluche attaque les enfans en même temps que la rougeole ou la petite-vérole, ils courent de grands dangers (2).

Lorsqu'une maladie est bien connue, le médecin ne doit être

---

(1) WILLIS, *Pharmacop. rationalis*, sect. 1, cap. 6.

(2) *Theodorus Forbes*, l. c.

que le ministre de la nature (1); il doit l'observer avec le plus grand soin, être toujours prêt à lui porter des secours : est-elle abattue, il la relève; affaiblie et chancelante, il la soutient; assoupie, il la stimule; enfin il provoque, dirige et régularise ses efforts.

Traitement.

La toux convulsive étant une maladie qu'on ne peut faire cesser instantanément, puisqu'elle doit suivre un certain cours, son traitement se bornera à diminuer la violence, la longueur, la fréquence des paroxismes, et à empêcher leur retour. Pour parvenir à ce but, on a employé un assez grand nombre de remèdes dont nous allons examiner les principaux.

La *saignée*, fréquemment employée par *Sydenham*, est un moyen dont le médecin ne doit user qu'avec la plus grande réserve, et qui paraît, dans le plus grand nombre des cas, être plus nuisible qu'utile. *Sennert* (2) rapporte qu'en 1580, on vit périr

---

(1) φύσις [HIPP.] *natura, impetum faciens;* [KAAN BOER.] principe moteur et générateur; [ARIST.] archée; [VAN-HELM.] *anima;* [STHAL, SAUV.] *vis insita, vis vitæ, actuosum*, force innée, principe vital. [De quelques-uns] force vitale. [CHAUSSIER] force intérieure sans cesse agissante, qui ajoute à toutes les propriétés physiques de la forme, du tissu; contrebalance l'attraction, les affinités chimiques propres aux corps inertes, à la matière; surmonte la tendance à la putréfaction; en borne, en arrête, en modifie les effets; donne aux solides la propriété contractile; imprime aux fluides un mouvement progressif; détermine, entretient un ton général et permanent, un certain degré de tension, de rénitence; d'où résulte une vibratilité continuelle, un balancement alternatif de tension, de relâchement, qui s'observe d'une manière plus ou moins marquée dans toutes les parties de l'être organisé. La nature de cette force est entièrement inconnue; mais ses effets sont évidens, son existence est démontrée par trois propriétés principales, qui sont : la *motilité*, la *sensibilité*, et la *caloricité* [CHAUSSIER, Tableau synoptique de la force vitale].

(2) Lib. 4, cap. 17.

presque tous les malades qui furent saignés dans la toux convulsive épidémique qui régnait alors. *Uverius* dit qu'à Rome, plus de deux mille malades moururent de cette maladie, parce que les médecins italiens employaient trop la saignée. Il est cependant des circonstances où la saignée est utile et même nécessaire; par exemple, quand les malades sont pléthoriques, l'expectoration teinte de sang, la fièvre forte; s'il y a disposition inflammatoire à la péripneumonie, douleur fixe à la poitrine, etc. : le plus souvent l'application des sangsues sur la poitrine ou derrière les oreilles est suffisante.

Stoll dit que la saignée est souvent nécessaire dans la toux convulsive du printemps, surtout si le vent du nord le rend froid; mais que dans celle d'automne elle serait contraire.

Les *vomitifs* sont en général les remèdes les plus utiles dans cette maladie; aussi ont-ils été employés par le plus grand nombre des médecins(1). Ils provoquent l'évacuation des matières contenues dans l'estomac, qui sont le plus souvent la cause matérielle de la toux; ils agissent d'une manière générale, en interrompant le cours des affections spasmodiques, et d'une manière particulière, en portant à la péripherie du corps une détermination qui a beaucoup de tendance à se fixer sur les poumons.

De tous les vomitifs, l'*ipecacuanha*(2) est le plus généralement employé, et celui dont les effets sont les plus avantageux. *Burton* le regardait comme spécifique dans cette maladie, à cause de sa vertu incisive; il le donnait comme vomitif tous les deux ou trois jours, à la dose de douze grains, en deux prises, pour les enfans à la mamelle; à celle de vingt-quatre grains, pour ceux qui étaient sevrés; et dans les jours d'intervalle, comme altérant, à la dose de deux ou trois grains, seul ou mêlé à l'iris de Florence. *Aascow*,

---

(1) *Willis*, *Hoffmann*, *Stoll*, *Cullen*, *Pinel*, *Ettmuler*, *Rosen*, *Armstrong*, *Underwood*, *Hufeland*, *Hecquet*, etc.

Zimmermann a guéri des toux convulsives par ce seul moyen.

(2) *Psychotria emetica*, *callicocca ipecacuanha*.

Finke et d'autres praticiens en donnaient tous les jours quatre à cinq grains avec du sucre.

L'*émetique* (1) a aussi été employé avec succès. Le docteur *Fotergill* en faisait triturer deux grains avec un demi-gros de poudre d'écrevisse; il donnait dans de l'eau ou du lait la quantité de ce mélange suffisante pour déterminer le vomissement ; quand la fièvre était violente, il en diminuait la dose, et y ajoutait quelques grains de nitre.

Rosen triturait un grain d'émétique avec trente grains de sucre ; il divisait le tout en huit parties, qu'il faisait prendre dans du lait chaud, jusqu'à ce que le vomissement fût provoqué, en mettant un quart-d'heure de distance entre chaque prise.

Le *Kermès minéral* (2) a été quelquefois très-utile (3). *Marcellus Donatus* dit (4) : *Ad excitandum vomitum et evacuandam materiam, oportet ut digito melle intincto lingua pueri deprimatur, atque ita vomere quodam pacto doceatur.*

On a aussi employé l'*oxymel scillitique* comme vomitif, dans la coqueluche; mais ce médicament n'est plus en usage depuis qu'on en connaît d'autres dont l'effet est plus sûr, l'administration plus facile et la saveur moins désagréable.

Les purgatifs très-actifs sont rarement employés dans cette maladie : mais comme il est nécessaire de procurer et d'entretenir la liberté du ventre, on fait usage des doux laxatifs, parmi lesquels on préfère l'infusion de rhubarbe (5), le calomélas, la panacée mercurielle (6), à la dose d'un ou deux grains.

---

(1) Tartre stibié, tartre antimonié, tartre émétique, tartrite antimonié de potasse.

(2) Oxide d'antimoine brun hydrosulfuré, poudre des Chartreux.

(3) *Alexandre Savoye, Bourdelin*, l. c.

(4) *Opuscula aurea.*

(5) *Rheum palmatum.*

(6) Muriate de mercure simple, mercure doux, mercure sublimé-doux, *aquila alba*, manne des métaux, dragon mitigé de *Beguin*, pauchymagogue de *Quercetan* ou de *Duchesne*.

Les vésicatoires sont très-utiles dans la toux convulsive, toutes les fois que la dyspnée et la fièvre sont considérables, et qu'on craindra une détermination vers les poumons : *Atqui si humor acris admodùm in laryngem, aut pulmones distillat, eum oportet avocare, admoto cervicibus epispastico* (1). Il est plus avantageux d'appliquer les vésicatoires sur le thorax que partout ailleurs. *Willis* (2) conseille de ne point les faire suppurer, mais de les laisser guérir et d'en appliquer de nouveaux sur une autre partie.

Les frictions avec la teinture de cantharides à la poitrine et aux pieds ont été quelquefois très-utiles (3).

L'expérience prouve aussi qu'on retire de grands avantages de l'irritation des voies urinaires par le moyen de la teinture de cantharides prise à l'intérieur ; mais on ne doit l'employer qu'avec la plus grande réserve, et seulement quand il y a faiblesse et atonie. *Hufeland* la combine avec les antispasmodiques, et en donne aux enfans d'un à deux ans deux gouttes tous les jours. *Burton* (4) prenait extrait de quinquina, trois gros ; cantharides et camphre de chacun, un scrupule, dont il formait un mélange. Il donnait à l'enfant, selon son âge, de huit à neuf grains de ce mélange, plus ou moins, dans une cuillerée d'une solution d'un peu de baume de copahu, faite dans une eau simple distillée. *Surcliff* prenait une once et demie de teinture de quinquina, une demi-once d'élixir parégorique, et un gros de teinture de cantharides, qu'il faisait mêler ensemble : il donnait cette teinture à petite dose, trois ou quatre fois le jour, et l'augmentait jusqu'à ce qu'il survînt une légère strangurie ; alors il en diminuait la dose, ou la faisait prendre à des intervalles plus longs.

Les *antispamodiques* sont rarement employés dans le commen-

(1) Huxham, *de aere*.

(2) L. c.

(3) *Hufeland*, l. c.

(4) Essais et observ. de médecine de la Société d'Edimbourg, tom. 7.

cement de la toux convulsive; mais ils sont très-utiles après l'usage des vomitifs et pour terminer la cure.

L'*opium* est en général utile, donné à petite dose, quand la fièvre est modérée et le ventre libre; son action est plus avantageuse si on l'unit au camphre : *Hufeland* dit que ce médicament est indispensable dans les paroxismes.

La *ciguë* (*conium maculatum*) était regardée par *Butter* comme un spécifique dans la coqueluche. M. *Armstrong*, qui l'a mise en usage, n'a pas remarqué tous les avantages annoncés par *Butter*; mais l'emploi de ce médicament lui a paru rendre la maladie moins longue. La poudre des feuilles est préférable à l'extrait : on en donne un demi-grain quatre fois le jour, pour les enfans au-dessous de six mois; un grain, de cet âge à deux ans; et on augmente d'un demi-grain par année, jusqu'à la puberté.

La *belladone* (*Atropa belladonna*) a été recommandée par plusieurs auteurs. On donne les feuilles en poudre, à la dose de demi-grain à deux grains, trois fois le jour, pour les enfans : *Hufeland* dit que ce médicament détermine une sécheresse, et souvent une constriction à la gorge, qui cause un paroxisme inquiétant et dangereux.

La *jusquiame* (*hyoscyamus niger*) a été employée avec avantage. *Hufeland* fait grand cas de l'extrait de cette plante; il le donne dissous dans le vin d'*Huxham* (1), à la dose de deux grains, pour les enfans d'un an, et augmente la dose proportionnellement à l'âge.

Le *Musc*, surtout quand il est uni à l'opium, a été avantageux dans beaucoup de cas : malheureusement ce médicament est fort cher et très-souvent falsifié.

Le *castoreum*, recommandé par le docteur *Morris* (2), a été employé sans succès par *Cullen*.

---

(1) Voyez la pharmacopée d'Edimbourg.

(2) Observ. des médecins de Londres, tom. 5.

L'*assa-fœtida* a été vanté par *Millar* (1). Ce médecin en faisait dissoudre une ou deux drachmes dans six ou huit onces d'eau de pouillot, et donnait cette dose dans la journée, quand il n'y avait pas de disposition à la phthisie ou à l'hémophthisie. On peut faire prendre l'assa-fœtida de six à dix grains, plusieurs fois le jour, mêlé au camphre, ou dissous dans l'acétate d'ammoniaque.

Les *fleurs de zinc* (2) données à la dose de deux grains, toutes les quatre heures, aux enfans de trois à quatre ans, soulageaient très-promptement, surtout quand il y avait des vers (3).

Les *toniques* s'emploient ordinairement sur la fin de la coqueluche, lorsque les accès de toux ont diminué d'intensité, et que les forces diminuent.

Le *quinquina* (*cinchona officinalis*) est de tous les toniques celui qui a été mis en usage avec le plus de succès par la majorité des praticiens ; mais ils ont varié sur l'époque à laquelle on devait l'administrer. *Murray* veut qu'on le donne aussitôt qu'on a évacué le malade ; *Whytt*, avant qu'il y ait embarras décidé aux poumons (4); *Huxham*, *Burton*, *Underwood*, *Hufeland*, *Aascow*, *Stranberg*, et beaucoup d'autres, lorsque la toux a duré quelque temps, qu'il n'existe plus de pléthore, ni une trop grande irritabilité, et que les forces sont épuisées. On doit continuer l'usage du quinquina quelque temps après la fin de la maladie, pour éviter les rechutes.

Le *poligala* (*poligala virginica*) a été employé avec succès par M. *Bertrand* (5), dans les coqueluches qui régnèrent à Paris en 1780 : il en faisait bouillir une demi-once dans une chopine d'eau, jusqu'à réduction de demi-septier, et adoucissait cette décoction avec le

---

(1) Observ. sur l'asthme et la toux convulsive.

(2) Oxide de zinc, pompholix, *nihil album*, laine ou coton philosophique.

(3) *Hufeland*, l. c.

(4) Traité des maladies des nerfs.

(5) Journal de médecine, tom. 53.

sirop d'érysimum : il en donnait une cuillerée et demie, de temps en temps, de manière que la décoction d'une demi-once de cette plante durât deux jours.

Le *Muscus pyxidatus* (*lichen pyxidatus*) a été regardé comme spécifique dans la coqueluche. *Willis* l'a employé avec succès, et voici une de ses formules :

Musci pyxidati pulv. .... drach. j.
Sacchari candi .... scrup. j.

Misce ; dividatur in tres vel quatuor partes ; sumatur dosis vespere et mane, cum vehiculo idoneo.

Cullen croit que cette plante agit comme tonique, et de la même manière que le quinquina ; *Huxham* est du même avis, car il dit : *Imò muscus pyxidatus modò si quid valeat, propter vim astringentem adeòque corroborantem, et ad naturam corticis peruviani aliquantò accedentem, valet.* Je crois devoir rapporter ici les observations de *Van-Woensel*, relatives à ce médicament (1). Ce praticien dit qu'à Pétersbourg, quarante garçons de cinq à sept ans furent attaqués en même temps de la coqueluche avec les symptômes les plus effrayans : les accès étaient fréquens et vifs, le sang mêlé avec les crachats ; il y avait transport à la tête, et tout faisait craindre que les malades ne fussent emportés par une apoplexie ou quelque hémorrhagie considérable, ou qu'ils ne tombassent dans la consomption. Tous les remèdes usités furent insuffisans. *Van-Woensel* eut recours à une décoction de *muscus pyxidatus*, à laquelle il ajouta du sirop de menthe. Cette boisson, donnée à la dose de deux onces à chaque malade, calma la toux dès la nuit suivante, et la continuation de ce remède rétablit, en moins de huit jours, les trois-quarts des malades. Les autres, plus gravement affectés, ne furent guéris qu'au bout de quinze jours : un seul mourut de consomption quelques mois après.

---

(1) Hist. de la Soc. roy. de Méd. tom. 2.

Baglivi a conseillé le *muscus arboreus*, surtout celui qui croît sur le chêne.

Linnée employait l'infusion du *salvia glutinosa*, préparée avec le lait.

Le docteur *Fielding* donne, dans la toux convulsive des enfans (1), une teinture saturée de la *digitale pourprée* (*digitalis purpurea*), mêlée à égale quantité de sirop. Il commence par une très-faible dose qu'il augmente peu-à-peu, jusqu'à ce que le remède ait fait effet sur le pouls. Parvenu à ce point, il continue cette dose jusqu'à la guérison : on en donne aux enfans de huit mois à quatre ans, quatre fois le jour, de dix à quarante gouttes, plus ou moins, selon les circonstances.

Les passions vives, la terreur, ont quelquefois guéri la coqueluche. Mais comme il est difficile d'en mesurer les degrés, on ne peut les employer comme moyen curatif; trop faibles, elles seraient sans doute insuffisantes; trop fortes, elles pourraient produire des accidens plus graves que la maladie.

M. *Archibald Douglas*, médecin de Londres, rapporte qu'une toux convulsive, rebelle aux remèdes les mieux indiqués, fut arrêtée tout-à-coup en flairant une grande quantité d'eau de luce (2).

En terminant l'examen des principaux moyens pharmaceutiques mis en usage dans le traitement de la toux convulsive des enfans, je crois devoir rapporter un exemple des avantages produits par l'application de l'eau froide à la partie inférieure du sternum (3). Ce fait, le seul de ce genre que j'aie trouvé dans mes recherches sur la coqueluche, fait connaître un moyen qu'on peut employer quand les autres remèdes ont été inutiles. Une jeune demoiselle de sept à huit ans, d'une complexion faible et délicate, ayant une disposition au rachitis, s'exposa au froid par un brouillard épais,

---

(1) Annales de littérature médicale étrangère, n.° 1, p. 64.

(2) Journal de médecine, tom. 64.

(3) Journal de médecine, tom. 28, pag. 336.

dans le mois de novembre. Aussitôt, toux sèche et fréquente qui augmenta de plus en plus; il y avait constipation ; la malade toussait peu le jour; mais la nuit les quintes se succédaient fréquemment avec un vomissement violent et danger de suffocation. On ordonna des lavemens émolliens et des fomentations de même nature, sur le ventre ; une boisson théiforme et un régime exact. A onze heures du soir, vomissement à diverses reprises, par bonds et avec des efforts énormes de matières écumeuses, glaireuses, avec une odeur d'aigre ; les yeux étaient presque sortis des orbites, et il y avait danger de suffocation. On appliqua sur la partie inférieure du sternum une compresse imbibée d'eau froide. La quinte et le spasme ne tardèrent pas à s'apaiser ; le sommeil vint, et l'enfant reposa, sans s'éveiller, jusqu'au matin. On donna alors la manne aiguisée avec le tartrite antimonié de potasse, qui procura trois vomissemens et deux selles. Le soir, une émulsion calmante ; la nuit fut tranquille, et la toux cessa. La malade ayant un grand appétit qu'on lui permit de satisfaire, la toux revint par quintes; le sommeil s'interrompit, et les accès furent des plus violens. On n'employa que la compresse mouillée d'eau froide, qui eut toujours un succès marqué pendant plus de douze applications.

Le régime à suivre dans la coqueluche est des plus simple : il faut que la diète soit modérée, les alimens doux ; que la plus grande propreté règne pour les habits et les linges des malades; faire de temps en temps des frictions sèches sur toute la surface du corps, afin de faciliter la transpiration cutanée ; et sur la fin de traitement, on retirera de grands avantages d'un exercice modéré, proportionné aux forces du malade ; on fera bien aussi d'ordonner la diète lactée, si l'on voit quelque disposition à la phthisie pulmonaire. Il faut enfin, autant qu'il sera possible, soustraire les enfans aux causes qui peuvent déterminer le développement de cette maladie, ou augmenter son intensité quand elle est déclarée. On parviendra à ce but en leur faisant habiter des lieux élevés, où l'air circule librement; en les éloignant des pays humides

et marécageux, voisins des étangs ou des eaux stagnantes ; enfin, en leur faisant éviter tout ce qui peut déterminer une irritation aux poumons, comme l'exercice immodéré, le chant, les cris violens, les vapeurs irritantes, etc.

On observera peut-être que voilà un grand nombre de moyens curatifs pour une maladie qui se guérit sans les secours de l'art, comme on le voit chez les enfans de la classe indigente, et qui quelquefois, après avoir résisté très-long-temps au traitement le mieux dirigé, cesse tout-à-coup au moment où l'on désespérait de la guérir. Mais l'efficacité de ces moyens a été reconnue, dans le plus grand nombre des cas, par les meilleurs praticiens ; et je crois qu'il serait très-dangereux de laisser à la nature le soin de guérir la toux convulsive des enfans, puisque cette maladie, qui le plus souvent eût cédé à un traitement méthodique, peut, si on l'abandonne à elle-même, dégénérer en phthisie incurable, ou produire l'apoplexie, l'épilepsie, et d'autres affections plus ou moins funestes.

Je termine cette dissertation en disant avec *Dan. Wilh. Triller* (*de pleuritide*) :

Da veniam scriptis, quorum non gloria nobis
Causa, sed utilitas officiumque fuit.

APHORISMI HIPPOCRATIS.

I.

In paroxismis (seu accessionibus) cibum subtrahere oportet; addere enim noxium est. Et quæcunque per circuitus ingravescunt, in ipsis accessionibus reformidare oportet (*Sect. I*, *aph.* 11).

I I.

Tempestatum anni mutationes potissimùm morbos pariunt, et in ipsis anni tempestatibus magnæ mutationes aut frigoris aut caloris, aliaque pro ratione ad hunc modum (*Sect. III*, *aph.* 1).

I I I.

In temporibus benè et ordine constitutis, cùm tempestiva tempestivè redduntur, morbi constantes et judicatu faciles fiunt. In malè verò constitutis, inconstantes quidem, et judicatu difficiles (*Ibid. aph.* 8).

I V.

Si verò æstas plus æquo sicca et aquilonia, autumnus verò admodùm pluvius et austrinus fuerit, capitis dolores ad hyemem oriuntur, et tusses, et raucitates, et gravedines, nonnullis etiam et tabes (*Ibid. aph.* 13).

V.

Ex anni autem constitutionibus, in totum, siccitates assiduis imbribus sunt salubriores, minùsque lethales (*Ibid. aph.* 15).

V I.

Frigida, veluti nix, vel glacies, pectori sunt adversa, tusses movent, sanguinis eruptiones, et distillationes efficiunt (*Sect. V*, *aph.* 24).

V I I.

Qui gibbosi ex asthmate, aut tussi fiunt, ante pubertatem moriuntur (*Sect. VI*, *aph.* 46).